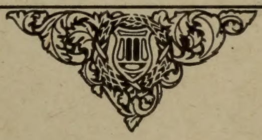
Mgr O. E. MATHIEU

Archevêque de Régina

La Question Sociale



PRINCE-ALBERT
Imprimerie du "Patriote de l'Ouest"
1919

C'est sur le seul retour aux principes de l'Evangile qu'on peut fonder quelque espérance d'entente et d'apaisement.

LA QUESTION SOCIALE

Il nous est donné d'habiter un pays qui a reçu du Créateur les plus admirables dons que puisse rêver un peuple. En le contemplant, nous pensons à cette parole sortie un jour du cœur d'un grand évêque après sa visite à Naples: "O mon Dieu! quelle sera la patrie de vos enfants, quel sera le ciel que vous leur offrez, si leur exil est si beau?"

Nous devons admettre aussi que sous la calotte des cieux il n'est pas un peuple qui jouisse d'un bonheur relatif plus réel que le nôtre.

Mais n'empêche pas qu'ici comme ailleurs, la question ouvrière est la grande question de l'heure actuelle, celle qui préoccupe tout le monde, législateurs et économistes, hommes d'Etat et hommes d'Eglise, capitalistes et prolétaires. Elle apparaît grave entre toutes, quand on considère soit le nombre de ceux qu'elle concerne, soit les intérêts qu'elle met en cause, soit les questions auxquelles elle se lie, soit les difficultés qu'elle présente, soit les conséquences qu'elle fait craindre, soit l'urgence qu'il y a à lui donner une solution.

Bossuet, commentant l'Apocalypse, disait: "Je tremble en mettant la main sur l'avenir." S'il eût vécu de nos jours, il eût dit à meilleur droit encore: "Je tremble en mettant la main sur le présent."

Les pièces qui composent l'édifice social, au lieu de se rapprocher et de s'ajuster, semblent se séparer, s'exclure, et menacent l'édifice d'une ruine prochaine. Il règne partout comme un immense malaise. Notre époque présente cette contradiction et cette énigme douloureuse: jamais on n'a tant parlé de fraternité ni en des accents plus émus et jamais non plus on n'a senti d'aussi profonds abîmes se creuser entre les cœurs.

La société est formée de pauvres et de riches, de maîtres et de serviteurs, de patrons et d'ouvriers; tous ces éléments devraient, dans les vues de la Providence et pour le bien commun, garder entre eux une coordination équitable, travailler dans l'union, et, par une scrupuleuse pratique de tous les devoirs de la justice et de la charité, coexister en paix et s'employer de concert à assurer la prospérité de tous.

Au lieu de cela, ceux qui possèdent et ceux qui ne possèdent rien se dressent en adversaires, même en ennemis, les uns en face des autres. L'antagonisme des classes prend des proportions tous les jours plus inquiétantes; le respect du droit de propriété est ébranlé dans la conscience populaire et nous voyons de temps à autre, tantôt ici, tantôt là, se manifester les signes avant-coureurs d'un redoutable ébranlement.

Capital et travail sont aux prises; riches et pauvres se traitent en adversaires. D'un côté, c'est une soif souvent démesurée d'accroître des biens déjà excessifs et un oubli regrettable des obligations que la fortune impose; de l'autre, ce sont des convoitises, des rivalités, des rancunes, des haines, de violentes attaques contre ceux qui possèdent, en attendant le jour où on pourra les dépouiller.

Le monde a le sentiment de cette souffrance générale; il porte son attention sur ce qui se passe et se demande avec angoisse quelle sera la solution de ce terrible problème qui se pose d'une façon tellement impérieuse et tellement pressante qu'il est impossible de l'éluder.

"Partout, dit Léon XIII, les esprits sont en suspens et dans une anxieuse attente; ce qui suffit à lui seul à prouver combien de graves intérêts sont ici engagés. Cette situation préoccupe et exerce à la fois le génie des doctes, la prudence des sages, les délibérations des réunions populaires, la perspicacité des législateurs et les conseils des gouvernants; il n'est pas cause qui saisisse à l'heure actuelle l'esprit humain avec plus de véhémence."

"Le problème, ajoute Léon XIII, n'est pas aisé à résoudre ni exempt de danger. Il est difficile en effet de préciser

avec justesse les droits et les devoirs réciproques des riches et des prolétaires, des capitalistes et des travailleurs. Ce qui rend le problème encore plus périlleux, c'est qu'il est exploité par des hommes de désordre et de mauvaise foi, habiles à obscurcir la vérité et à exciter les foules à la révolte."

LES CAUSES DU MAL SOCIAL

Parmi les causes de ce mal social à l'heure actuelle, se trouve d'abord, dit Léon XIII, l'affluence des richesses entre les mains d'un petit nombre.

Le droit de propriété est sans doute inattaquable et l'Eglise l'appuie énergiquement, pourvu qu'il s'agisse de richesses légitimement acquises et possédées sans péril pour l'intérêt public. Mais quand leur accumulation, produit de l'accaparement, du monopole, de l'agiotage, dépasse toute mesure raisonnable; quand elle stérilise au profit d'un seul le sol, le commerce, l'industrie, on ne peut en admettre la légitimité.

Un marchand peut faire de grands achats de blé; il peut en remplir ses greniers; mais il y a une limite où il cesse d'être marchand pour devenir accapareur et où il crée un monopole périlleux pour le bien public. C'est alors le droit, c'est le devoir de la société de s'opposer à son entreprise. On ne l'a pas toujours fait. Aussi des fortunes colossales, telles que les rois les plus puissants n'en possédaient pas de pareilles, se sont concentrées en quelques mains. Il en est résulté l'appauvrissement des masses et par suite leur mécontentement.

Une autre cause de l'altération des rapports entre ouvriers et patrons se trouve dans les exigences de l'industrie.

Autrefois chaque maître dirigeait un petit nombre d'ouvriers; il les connaissait, il s'intéressait à leur sort et à leurs familles; il les aimait. Dans l'industrie actuelle, les ouvriers se comptent par milliers; les ouvriers ne voient pas leurs maîtres; ils ne le connaissent pas; ils ne l'aiment pas.

Puis ces ouvriers ont pris conscience d'eux-mêmes ; ils ont compris que c'était leur intérêt de s'unir pour revendiquer leurs droits et les faire respecter. On ne pouvait les empêcher d'agir ainsi ; le faire eût été attenter à un droit et attiser inutilement des animosités, des haines, qu'il est plus sage d'apaiser.

Malheureusement on parle trop souvent aux ouvriers de leurs droits et on ne leur parle pas assez souvent de leurs devoirs ; on les entretient trop souvent des bienfaits de la liberté, de la puissance du nombre et pas assez des droits de l'autorité et du respect qui lui est dû.

Les faux amis de l'ouvrier généralisent à dessein les abus qui se font de la richesse ; ils lui représentent tous ceux qui possèdent comme des égoïstes sans entrailles, engraissés des sueurs et du sang des pauvres gens, comme les iniques détenteurs d'un bien qui devrait être entre les mains de tous et promettent de faire cesser cet abominable scandale, d'armer légalement ceux qui travaillent contre l'oppression du capital et de les faire entrer dans la part qui leur revient de la richesse publique.

Que de paroles malhonnêtes s'en vont frapper les oreilles du peuple ! tromper son esprit, et enfiévrer son âme, en lui promettant un bonheur chimérique ! Il est facile en effet d'électriser les masses par l'appât de la richesse, par l'exploitation criminelle des plus basses convoitises et de plaire à la foule haletante et souffrante. A nous de posséder, de commander et de jouir ! A nous la terre, à nous l'argent, à nous le pouvoir !

Avec ce langage enflammé, on a l'air d'éclairer le peuple et de le consoler, mais au fond on le trompe et on l'exploite. Cette manière de parler est malhonnête et elle prépare à la foule abusée des déceptions pires que les maux qu'on prétend lui enlever. Sous prétexte de soulager l'ouvrier, on le trompe, on l'aigrit, on le surexcite, on le démoralise.

La parole de l'Eglise est tout autre. Elle est honnête, parce qu'elle est sincère, parce qu'elle dit la vérité, toute la vérité; elle n'achète pas la popularité avec des mensonges. L'Eglise a toujours été l'amie des pauvres, des petits, des humbles. Elle a plaidé la cause du peuple dans tous les siècles et sous tous les régimes. Innocente de ses souffrances, elle n'est responsable que de son affranchissement et de sa grandeur. C'est elle qui a fait disparaître l'esclavage, rendu à la femme, à l'enfant la place qu'ils doivent occuper dans la famille, amélioré les conditions des ouvriers, favorisé de toutes manières les pauvres, les petits, tous ceux qui étaient abandonnés ou méprisés par le paganisme.

C'est elle qui a soulagé toutes les misères du peuple, consolé toutes ses afflictions, encouragé tous ses nobles sentiments. Et aujourd'hui plus que jamais, elle se préoccupe de son sort spirituel et matériel. Elle voudrait, par la charité et la solidarité chrétiennes, par des institutions économiques, améliorer les côtés humiliants de son état. Elle est son amie; mais il est une chose qu'elle n'a pas faite, qu'elle ne fera jamais pour lui, c'est de le tromper. Elle ne lui a pas dit, elle ne lui dira jamais que son paradis est sur la terre, que, pour lui, tout se réduit à amasser et à jouir, que tout maître est son ennemi, qu'un jour pourra venir où le progrès le dispensera du travail et l'affranchira de la souffrance.

Elle ne lui dit pas cela parce que tout cela est faux et qu'il y a quelque chose de pire que la souffrance: c'est la déception. L'Eglise n'est pas une menteuse; elle s'avance vers l'homme qui travaille et qui souffre pour lui dire, pour lui répéter que le travail est la loi de l'humanité, que le travail de l'intelligence n'est pas moins lourd que le travail des mains, que l'inégalité des conditions est une loi providentielle, que les supériorités sociales méritent le respect, qu'il faut accepter sans révolte la part que Dieu nous a faite dans les biens, que la richesse n'est pas le bonheur, que la vie est une épreuve et non un festin, que la vraie dignité de l'homme consiste non

dans la richesse mais dans la vertu, et que le ciel se gagne par les souffrances chrétiennement supportées, qu'il n'est au pouvoir de personne d'abolir la souffrance, que le bonheur de l'homme ne consiste pas à multiplier ses jouissances avec ses besoins, mais à modérer ses désirs, et à gouverner sa volonté suivant la loi divine, que nous n'avons pas notre fin en nous-mêmes mais en Dieu qui nous attend au terme d'une vie de travail et d'épreuves pour la couronner de gloire et d'immortalité.

Ces croyances sont nécessaires à l'ouvrier pour ennoblir à ses yeux sa condition, pour la rendre au moins supportable: car il faut bien le reconnaître, elle n'est pas toujours riante.

Voilà la parole de l'Eglise. Elle est austère, mais elle est vraie. L'Eglise par ces enseignements monte et descend le long de l'échelle sociale et elle en rapproche les extrémités dans le respect, dans la justice, dans l'amour et dans la vertu.

L'EGLISE ET LA QUESTION SOCIALE

Sans doute la fin de l'Eglise est d'assurer d'abord le bien spirituel de ses membres. C'est le but que lui a assigné son Divin Fondateur et la sanctification des âmes a toujours été au premier rang dans ses préoccupations.

Néanmoins tout en s'acquittant avec un zèle inlassable de sa mission surnaturelle, l'Eglise n'est restée étrangère à aucune des grandes questions qui se sont débattues autour d'elle.

La question sociale est telle qu'elle menace d'aboutir à un bouleversement terrible. On a droit de s'attendre à ce que l'Eglise mette la grande influence qu'elle possède et la haute autorité dont elle dispose au service de l'ordre, de la justice, de l'apaisement social.

Cette question intéresse l'immense majorité de ses enfants. On ne peut trouver étrange qu'elle ne reste pas indif-

férente en face d'un problème dont la solution importe tant au bien de ses fils, surtout des pauvres et des déshérités pour lesquels elle a toujours éprouvé une prédilection spéciale.

Elle puise dans l'Evangile des doctrines capables soit d'empêcher le conflit d'éclater, soit au moins de l'adoucir en lui enlevant tout ce qu'il a d'âpreté et d'aigreur.

C'est sur le seul retour aux principes de l'Evangile qu'on peut fonder quelque espérance d'entente et d'apaisement." Le problème qui s'agite, dit Léon XIII, est de telle nature que, à moins de faire appel à la religion et à l'Eglise, il est impossible de lui trouver une solution efficace..."

"Aux maux des sociétés modernes, dit Anatole Beaulieu, où donc est le remède et quel est le médecin? Le remède, l'Eglise le possède; le médecin, le seul qui puisse guérir, c'est le Christ. Il sait l'huile qui adoucit les plaies, le baume qui cicatrise les blessures. Allez à Lui et vous serez guéri. Le Christ est le seul capable de vous rendre la paix et de faire régner parmi vous la justice; car seul Il en connaît les lois. Les questions sociales qui vous tourmentent, riches et pauvres, effrayant les uns et irritant les autres, vous ne sauriez leur trouver de solution en dehors de Dieu et de la religion. Sans Dieu tous les efforts des hommes sont vains: *"Inania conata hominum"*.

Seule la religion est capable de mettre la paix entre les riches et les pauvres, entre les grands et les petits, parce que la religion seule est capable de mettre en haut la modération, la justice et la charité, en bas, la tempérance, la probité, la résignation. Nous n'avons pas assez de christianisme en haut; nous n'en avons pas assez en bas. Et l'égoïsme sévissant partout, la lutte des classes met la société dans un péril permanent.

L'Eglise ne pense pas que la plupart des maux dont se plaint le prolétariat soient imaginaires ni que ceux qui sont réels soient peu graves, ni qu'il faille les considérer comme nécessaires et qu'on ne doive rien faire pour les adoucir.

Elle ne croit pas davantage que le régime économique actuel soit le régime idéal et que par conséquent il ne faille pas essayer de le modifier.

Elle reconnaît que le régime actuel est défectueux, que des abus s'y produisent, que l'organisation sociale peut et doit même être revisée et améliorée, que les maux qui existent ne sont pas incurables et que plusieurs peuvent être guéris, d'autres adoucis et rendus tolérables.

LA CHARITE CHRETIENNE

Et pour contribuer à améliorer cet état de choses, que peut-elle faire et que doit-elle faire? Elle fera en sorte de répandre la foi et les sentiments chrétiens autour d'elle.

Elle rappelera d'abord à tous que la charité est un rouage indispensable dans toute société. Même la société la plus simple, la famille, ne pourrait pas subsister sans cette vertu et avec la seule justice. Il ne suffirait pas en effet que les parents fussent convaincus que leur devoir est de se dévouer pour leurs enfants; il ne suffirait pas non plus que les enfants fussent pénétrés de la pensée qu'ils doivent obéir à leurs parents. Il faut encore entre eux l'affection qui fait que le père se condamne volontiers à tous les sacrifices pour son fils et que le fils obéit avec joie à son père. Ce qui serait une obligation dure avec la stricte justice devient un plaisir quand on y joint la charité.

Il en est de même pour la société civile. Il ne suffit pas que les citoyens comprennent que la société est nécessaire et que leur devoir est de préférer l'intérêt général à leur intérêt particulier; il ne suffit pas non plus de reconnaître qu'ils doivent obéir à leurs supérieurs et qu'ils ont des devoirs vis à vis les uns des autres. Cette pratique de la stricte justice donnerait à l'ensemble de la société une froideur, une sècheresse qui l'empêcherait de fonctionner. Il en serait d'elle comme d'une machine insuffisamment huilée et qui ne peut marcher.

Que faut-il donc? Il faut que les citoyens soient unis par les liens de la charité. Il faut qu'ils respectent, qu'ils aiment les personnes qui les gouvernent; il faut qu'ils s'aiment les uns les autres, qu'ils s'entr'aident, que les plus fortunés viennent au secours de ceux qui le sont moins, les plus instruits au secours des ignorants; il faut que ceux qui sont à la tête de tous les groupes sociaux assistent de leur dévouement ceux qui sont placés au-dessous d'eux; il faut que tous aient le sentiment de la solidarité qui les unit et fait de tous un seul corps. Quand ce sentiment existe, tous les sacrifices, même les plus pénibles, deviennent faciles et doux.

Tous ceux qui se font gloire du titre de chrétiens, pris individuellement ou groupés en société, ne doivent pas nourrir des inimitiés et fomenter des jalousies entre les classes sociales, mais au contraire favoriser la paix et la charité mutuelles.

Tous les hommes doivent s'aimer les uns les autres; ils doivent aimer les membres de leur famille, parce que cette famille est l'œuvre de Dieu, parce qu'elle constitue une première association qui est destinée à leur être utile.

Enfin ils doivent aimer tous les hommes qui composent l'humanité. N'ont-ils pas le même Père dans le ciel? Et que demande un père, sinon que l'amour règne entre ses fils?

Ne descendons-nous pas du même père sur la terre? Et qui que nous soyons, avons-nous le droit de répudier cette consanguinité adamique? Quel que soit le nombre de générations qui les sépare de leur souche commune, n'est-ce pas le même sang qui coule dans les veines du riche et du pauvre, de l'ignorant et du savant? "Le sang d'Adam, disait Lacordaire, parle en nous plus haut que tous les titres; il nous couche à terre aux pieds du même patriarche comme aux pieds du même Dieu."

Ne sommes-nous pas tous frères en Jésus Christ? Le Christ n'est-il pas venu resserrer les liens qui unissent les hommes au Créateur? Et comme il a désiré ardemment fon-

der la charité sur les ruines de nos égoïsmes! Avec quel accent d'infinie tendresse il disait à ses Apôtres: "Mes enfants, aimez-vous les uns les autres." A la dernière Cène, sur le point de quitter le faible troupeau qu'allait disperser l'orage, avec quelle ferveur il disait: "O mon Père, faites qu'ils soient uns entre eux comme nous sommes un, vous et moi." L'unité entre les hommes: voilà le vœu suprême du cœur qui nous a le plus aimés.

L'EGLISE AMIE DE L'OUVRIER

L'Eglise dit aux ouvriers: soyez chrétiens afin que votre vie soit prolongée par la tempérance et embaumée par la paix du cœur.

Soyez chrétiens afin d'arriver à l'aisance par l'épargne et par les institutions économiques entreprises pour vous.

Soyez chrétiens afin d'être les plus heureux des hommes, quand bien même vous en seriez les plus pauvres, pour en être les plus joyeux, quand bien même vous en seriez les plus éprouvés; car Dieu est la source du vrai bonheur et de la vraie joie sur la terre. En dehors de Lui, il n'y a que mensonge et déception.

Rappelez-vous que la richesse n'est pas le bonheur, que la vie est une épreuve et non une fête, qu'il faut user de patience et de résignation, que ces vertus sont le prix d'une impérissable récompense. Votre vie est dure, déprimante, difficultueuse et il n'y a que la religion qui puisse efficacement l'adoucir, la relever, l'ensoleiller, la transfigurer. C'est à l'école de l'Evangile, que vous apprendrez à être résignés, honnêtes, contents de votre sort.

Ne commettez pas l'erreur de croire qu'il y ait sur la terre des hommes qui échappent à la loi de la peine et du travail. Pensez-vous qu'il n'y ait pas d'autres labeurs que les labeurs matériels, d'autres travaux que ceux des mains? Ne comptez-vous pour rien les exercices de l'intelligence, les soucis, les grandes responsabilités qui sont comme des poids

accablants pour ceux auxquels ils incombent. Vos chefs supportent plus de fatigues que vous. Des deux parts, il vous est échu la moindre. Si vous avez le travail pénible des bras, ils ont pour eux le travail absorbant de la pensée. Que d'heures, que de nuits passées souvent à la poursuite d'une solution dans une affaire délicate! Ouvriers, vos patrons méritent comme vous le titre de travailleurs. Ils sont vos frères de combat, vos camarades dans le grand atelier de la vie, vos compagnons de labeur qui subissent comme vous la loi universelle du travail.

Ces vérités connues et admises sont nécessaires à l'ouvrier pour ennoblir à ses yeux sa condition, pour la rendre supportable.

Ces vérités modèrent ses désirs; elles lui procurent ce confortable de l'âme, infiniment supérieur au confortable matériel et que les riches ne possèdent pas toujours au sein de leur opulence. Il jouira de peu de biens peut-être, mais la moisson qui poussera dans son sillon suffira à lui donner une jouissance que les heureux pourront lui envier dans leur abondance.

L'Eglise demandera à l'ouvrier de travailler à l'amélioration de son sort matériel et moral. Pour cela, elle lui dira d'être l'artisan de son propre relèvement par sa fidélité au travail quotidien, par son esprit de conduite et ses habitudes de sobriétés, par de prudentes épargnes. Elle l'éloignera des vices qui consument les petites et les grandes fortunes, qui dissipent les plus médiocres pécules encore plus vite que les gros patrimoines. Elle lui inspirera les vertus qui se contentent d'une vie et d'une nourriture frugales et suppléent par l'économie à la modicité du revenu.

L'Eglise apprendra à l'ouvrier le respect dû à l'autorité, lui enseignant que les inégalités sociales sont voulues par Dieu et que tout pouvoir, toute supériorité vient d'en haut; elle lui apprendra l'estime de son état, en lui montrant les exemples qui ennoblissent le travail manuel.

D'abord elle lui montrera Jésus Christ, l'adorable modèle qui descend des cieux à la rencontre de l'humanité, qui, durant trente ans, peine comme lui dans une boutique d'artisan, suant l'effort et maniant l'outil, de l'aube jusqu'au soir, pour gagner son pain. C'est au souvenir de l'atelier de Nazareth que l'ouvrier se sent fier du travail qui durcit ses mains et de la sueur qui perle à son front.

L'Eglise dit à l'ouvrier: "O peuple, ô travailleur, Jésus ouvrier t'appelle et te tend la main; prends-la et sois fier de ce divin compagnon. Avec Lui promène-toi le front haut à travers le monde; tu ne rencontreras personne qu'Il ait autant aimé, personne qu'il ait autant honoré que toi. Aux rois, aux grands, aux puissants, aux riches, aux hommes de faste et de loisir, tu pourras dire hardiment: Mon Dieu n'a pas voulu vous ressembler, mais avec moi et pour moi il s'est fait ouvrier. A moi, trente ans de sa vie! Trente ans d'une vie divine consacrée à m'instruire, à me consoler, à signer mes lettres de noblesse! Aussi malgré sa dépendance, ses épreuves, ses fatigues, j'aime mon état."

Et Jésus-Christ choisit parmi les artisans les premiers compagnons de sa sublime mission.

S. Paul aime à rappeler aux fidèles qu'il leur donne lui-même par sa vie la leçon et l'exemple du travail. Lui, le plus grand des Apôtres, celui que l'Aréopage écouta en silence, lui que la Grèce égalait à ses Sages, et qui, pour ses contemporains, balançait le génie de Platon, il conjure les Thessaloniciens de rester fidèles à la pratique du travail; il leur répète qu'il travaille lui-même de ses mains le jour et la nuit et qu'il ne veut être à charge à personne.

Cet exemple de S. Paul ne se perdra pas et, loin de rougir de l'humble condition des Apôtres, les Pères de la primitive Eglise aimeront à rappeler leur travail pénible et ils trouveront dans ces souvenirs glorifiés par le christianisme des enseignements pour combattre l'orgueil coupable et les préjugés de quelques-uns parmi les premiers chrétiens.

"Oui, s'écrie S. Jean Chrysostôme, nous sommes les disciples de Celui qui a été nourri dans la maison d'un charpentier et qui a daigné avoir pour mère la femme de cet artisan. Si vous considérez la profession des Apôtres, aucune n'était grande ni honorable; car si le faiseur de tentes est au-dessus du pêcheur, il est au-dessous de tous les autres artisans. S. Paul, vil ouvrier, se tenait à la disposition du public dans son atelier et, l'outil à la main, professait la vraie philosophie et l'enseignait aux nations, aux villes, aux provinces. bien qu'ignorant et sans éloquence."

L'Eglise veut bien aider l'ouvrier à faire respecter ses droits. Elle l'admet, il a droit à l'existence, droit à une équitable rémunération de son labeur, droit à ne pas être écrasé par un travail excessif, droit aux joies du foyer domestique, droit à la liberté de conscience et par conséquent aux facilités nécessaires pour remplir ses devoirs religieux. droit à ce que la femme et l'enfant ne soient pas dévorés par un labeur homicide, droit à ce que la compagne de sa vie puisse s'acquitter de toutes ses obligations d'épouse et de mère, droit à ce que l'innocence de sa fille soit respectée à l'atelier, droit aussi de s'associer pour défendre ses intérêts.

L'EGLISE A FONDE LES PREMIERES ASSOCIATIONS OUVRIERES

L'Eglise est loin de défendre aux ouvriers de s'unir afin de faire respecter tous ces droits, de s'assurer un travail stable et régulier qui leur permette de vivre et de faire vivre qui leur donne un lendemain assuré, un foyer honoré où préside la mère de famille, libre d'élever ses enfants.

"Il n'est pas bon que l'homme soit seul". Telle est la grande et féconde parole que Dieu a jetée sur le berceau du monde.

"Vous êtes tous frères," disait Jésus Christ. "Là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux."

L'association, c'est le corps humain dont les membres s'entr'aident par une amicale relation de mouvements et de généreux concours. Les hommes réunis sont plus forts. Voilà pourquoi l'association peut faire beaucoup de bien. Elle assure à l'ouvrier une protection; groupés, les travailleurs constituent une force avec laquelle le patronat est obligé de compter; ils peuvent efficacement défendre leurs droits et ils sont en état de débattre librement les conditions du contrat de travail et de n'accepter que celles qui leur paraissent équitables. La corporation prenant fait et cause pour ses membres et se solidarisant avec eux, il est beaucoup plus difficile de se permettre impunément à leur égard un déni de justice ou un abus de pouvoir. Si rien n'est plus faible qu'un ouvrier isolé, rien n'est plus fort qu'un ouvrier soutenu par un groupement nombreux.

C'est l'Eglise qui, au moyen âge, a fondé ces sociétés d'ouvriers qui s'appelaient Corporations. Elle engageait tous les ouvriers à en faire partie. Elle donnait un saint pour protecteur à chaque métier. Le jour de la fête du patron, les membres de la Corporation faisaient chanter une messe solennelle; ils y communiaient et y offraient le pain bénit.

L'ouvrier était heureux en ce temps-là parce qu'il savait se contenter de sa modeste situation. Il avait la santé, le travail, la joie. Il comprenait alors cette belle et consolante parole de l'Apôtre: "les afflictions de cette vie qui, après tout, ne durent qu'un moment et peuvent être supportées, produiront là-haut pour nous une éternelle et incomparable gloire." On n'avait pas encore flatté ses mauvais instincts; on ne lui avait pas encore dit qu'on ne cherchait qu'à l'exploiter, qu'il était le plus malheureux des êtres; que le patron s'engraissait de ses sueurs et tant d'autres faussetés, tant d'exagérations qui ont pour but unique de jeter la division entre le maître et l'ouvrier.

Et quand on pense à ces associations ouvrières qui gardaient et vénéraient avec tant de ferveur l'image de leur

saint patron, dispensaient avec tant d'abondance le pain de l'aumône aux membres appauvris, visitaient avec tant d'affection les membres malades et offraient pour les défunts tant de prières, tant de sacrifices, quand on pense à ces belles Corporations qui rendaient l'ouvrier si heureux et qu'on regarde quelques-unes au moins de celles qui ont surgi de nos jours, la tristesse s'empare du cœur et on est obligé d'avouer que les siècles ont été loin de tout améliorer.

LA FRATERNITE AU PIED DES AUTELS

L'Eglise aidera de tout son pouvoir l'ouvrier à avoir un foyer où il apportera ses sueurs à des êtres qu'il aime, mais elle verra aussi à ce qu'il ait des autels où il viendra reprendre haleine sur le cœur d'un Dieu qu'il adorera.

Vous aurez beau donner à l'ouvrier du travail, vous aurez beau décupler son salaire, si vous ne lui procurez pas une religion qui le repose, le relève, le moralise, le transfigure, il ne sera jamais heureux. L'ouvrier n'est pas une machine; il a une âme et cette âme a absolument besoin des autels au pied desquels il ira s'agenouiller, tout près de Jésus, ouvrier comme lui, où il se sentira l'enfant de Dieu, le frère du Sauveur du monde, l'égal de tous, où il répétera les paroles du Prophète royal: "Louons le Seigneur, car Il a regardé le pauvre dans sa misère et Il l'a placé parmi les princes, *"de stercore erigens pauperem."*

Là au pied des autels, l'ouvrier oubliera les soucis et les labeurs de la vie présente; il rapportera au foyer domestique cette joie de l'âme auprès de laquelle tous les plaisirs du monde paraissent fades et insipides, cette allégresse spirituelle, ces douces émotions qui accompagnent et suivent la pratique du devoir et qui faisaient dire au Prophète royal: *"beata gens cujus est Dominus Deus ejus*, heureux le peuple dont Dieu est le Maître souverain."

Là, dans l'église, le riche et le pauvre se rencontreront dans la maison du Père commun et tous se sentiront frères. La doctrine chrétienne qu'on leur prêchera leur rappellera

que devant Dieu, grands et petits, riches et pauvres, sont unis par les liens d'une même religion comme d'une même nature; que, comme tous respirent le même air, mangent le même pain, prennent un même sommeil et vont dormir dans le même champ de repos, tous aussi sont chrétiens par le même baptême, fortifiés par la même grâce, nourris par les mêmes sacrements, exposés aux mêmes fautes, pardonnés par la même misérisorde, appelés au même ciel. Ces sentiments de la véritable égalité effacent toutes les distinctions secondaires, rapprochent toutes les conditions.

Là, dans l'église, l'ouvrier ira s'asseoir à côté du riche; il se sentira chez lui; il retrouvera le sentiment de sa dignité trop souvent affaiblie; il oubliera ses fatigues, ses épreuves; quelque chose de doux, de bon, de pur, de fort, entrera dans son âme; sa tête se relèvera au souffle des espérances immortelles et, pour un instant, le lourd fardeau de la vie, la dure inégalité de sa condition pèsera un peu moins sur ses épaules écrasées.

Là mieux que partout ailleurs il comprendra que le but de la vie n'est pas dans la vie, que la fin de l'homme n'est pas d'amasser des richesses périssables, qu'il peut élever et embellir sa demeure, mais qu'il doit aussi se rappeler que ces demeures ne sont que des tentes d'un jour, qu'il n'y a pas ici-bas de cité permanente et qu'il marche vers la glorieuse cité de l'avenir.

Amenez les hommes au pied des autels où tous, maîtres et serviteurs, riches et pauvres, adorent Dieu, apprennent du même Maître à être doux et humbles de cœur, à se dévouer les uns pour les autres, à craindre le même souverain Juge, à espérer la même et suprême récompense, et la solution de la question sociale aura fait un grand pas.

CE QUE L'EGLISE DIT AUX PATRONS

L'Eglise s'adresse aussi aux dirigeants, aux patrons et elle leur demande de travailler à l'amélioration du sort matériel et moral du monde ouvrier.

Elle leur dit que la Providence, ayant destiné tous les hommes à vivre en société, a fait du genre humain une immense famille où ceux qui ont la supériorité de l'intelligence, des richesses et des emplois doivent tendre la main aux ignorants, aux pauvres et aux petits.

Elle leur rappelle que les conditions sociales sont et resteront nécessairement inégales, mais qu'elles doivent cependant se concilier et s'harmoniser par la pratique de la justice mutuelle et de la fraternité chrétienne et que, dans cette œuvre de solidarité il appartient à ceux qui sont en haut de venir simplement vers ceux qui sont en bas.

Elle leur dit que les riches sont pour le pauvre les économes responsables devant Dieu, que l'ouvrier est pour eux un frère, un coopérateur intelligent et libre qu'ils associent à leur œuvre et non un moteur animé auquel il faut demander la plus grande somme possible de travail, aux conditions les moins onéreuses.

Elle leur dit que le patron est un véritable père qui doit traiter ses ouvriers comme une seconde famille. Donc il se préoccupera de ses intérêts matériels; il n'exigera pas une somme de travail qui, en émoussant toutes les facultés de l'âme, écrase le corps et en consume les forces jusqu'à l'épuisement.

Les patrons ont des ouvriers qui travaillent pour eux et qui les enrichissent. Qu'ils aient les profits des industries qu'ils ont créées, dans lesquelles ils déploient leur intelligence et dont ils subissent toutes les vicissitudes de gain et de perte, ce n'est que justice. Mais ils se trompent grandement s'ils croient n'avoir aucun devoir à remplir vis-à-vis des ouvriers qu'ils emploient.

Leur usine constitue une famille dont ils sont le chef: ils doivent être pour leurs ouvriers ce que le père est pour ses enfants; ils doivent s'occuper de leur bien-être et de leur moralité. C'est là une sujétion parfois assez lourde, mais elle est nécessaire. Malheur à eux et à la société dont ils forment

partie s'ils veulent regarder et traiter le travail comme une marchandise soumise, comme toutes les autres, aux lois de l'offre et de la demande.

Ils sont trop nombreux dans notre siècle d'égoïsme, les patrons qui traitent leurs ouvriers comme de simples machines à production dont il faut calculer la force et qu'il s'agit d'alimenter avec du pain au lieu de houille. Quand ils ont besoin d'ouvriers, ils en prennent; quand ils n'en ont plus besoin, ils les congédient, sans s'occuper de ce qu'ils deviendront. Pour des raisons plus que légères, ils baissent sans scrupule le taux des salaires, sans se soucier de la désolation qu'ils vont répandre dans de pauvres familles; si la maladie couche sur le grabat un de leurs employés, ils ne s'informent même pas s'il est en proie à la misère, s'il souffre l'horrible supplice d'un père qui n'a pas une bouchée de pain à donner à ses enfants en pleurs, à sa femme au désespoir; ils n'ont qu'un souci, celui de trouver un remplaçant qui pourra faire le même travail, pour un prix moindre, si c'est possible.

Cette conduite que ne rougissent pas de tenir quelques riches patrons n'est pas chrétienne. Elle pouvait s'expliquer quand les hommes étaient plongés dans les horreurs du paganisme; elle avait sa raison d'être au temps où les plus grands génies enseignaient que "le salaire n'est que le prix de la servitude" (Platon) ; "que le travail de l'artisan est ignoble"; "que les ouvriers forment la lie de la cité" (Aristote) ; "que le peuple est une multitude composée d'esclaves, de scélérats et de pauvres" (Xénophon). Mais elle doit être honnie depuis que Dieu est devenu le fils du charpentier, depuis que l'ouvrier des astres a voulu être tout à la fois l'héritier du rabot de Joseph et du sceptre de David, depuis qu'il a voulu consentir à devenir homme de la boutique, depuis qu'il a enseigné sa doctrine et régénéré le monde en précipitant l'humanité sur le chemin du devoir.

Nous savons maintenant que tous les hommes sont frères, qu'ils ont la même origine, la même fin; nous savons qu'ils ont tous "un Maître commun dans le ciel" (S. Paul

aux Ephésiens) ; nous savons que la richesse n'a pas été donnée à l'homme pour se procurer plus facilement toutes les jouissances matérielles mais pour qu'il se constitue "le trésorier de Dieu sur la terre" (Tertullien) ; nous savons qu'il faut être comme le Christ qui "n'est pas venu pour être servi mais pour servir les autres" et qu'il faut fuire l'exemple de ces riches païens qui exerçaient sur leurs serviteurs une domination tyrannique et déraisonnable.

C'est cette doctrine que les patrons canadiens ne doivent jamais oublier s'ils veulent que la patrie échappe aux commotions qui troublent l'Europe. Qu'ils soient fermement convaincus qu'entre le patron et l'ouvrier il y a autre chose qu'une simple question de salaire à vider; qu'ils accordent à leurs employés la protection qu'ils leur doivent; ils recevront en retour l'obéissance qui leur est due; qu'ils leur témoignent de l'intérêt, de l'affection, ils seront payés par la reconnaissance; en un mot, qu'ils se montrent de vrais patrons, c'est-à-dire, dans le sens chrétien du mot, des pères ayant à cœur le bonheur de leurs ouvriers, ils verront la paix règner dans leur usine et ils goûteront le plaisir exquis que donnent la conviction d'être aimés et l'accomplissement du devoir.

Ils est difficile sans doute d'établir avec rigueur l'équitable mesure du salaire, mais il y a une règle qu'on ne peut contester: c'est que l'ouvrier laborieux, économe, rangé, doit pouvoir vivre, et faire vivre les siens décemment par son travail.

Dans la fixation de ce salaire, les patrons chrétiens et conscienceux non seulement seront justes — c'est là leur devoir rigoureux. — ils iront plus loin, ils songeront qu'ils ont affaire à des frères et ils ne les affligeront pas: "*ne contristes fratrem tuum*". Ils songeront qu'ils ont affaire à Jésus-Christ et que, s'ils exploitaient l'ouvrier parce que le chômage ou la concurrence le lui ont livré à merci, ce serait Jésus-Christ qu'ils exploiteraient. Alors ils seront non seulement justes; ils seront donnants et généreux.

L'Eglise supplie les patrons de favoriser l'établissement de caisses d'épargnes, de caisses de retraite, de sociétés de secours mutuel, nécessaires à l'ouvrier pour les temps de maladie, d'infirmités, de vieillesse et de chômage forcé.

Dans un des plus beaux tableaux de Raphaël, on voit Dieu le Père faisant jaillir la création du chaos et repoussant de son pied les ténèbres.

Que les classes élevées de notre société repoussent les ténèbres du peuple, qu'elles éclairent son intelligence, qu'elles contribuent à diriger sa volonté vers le bien, qu'elles s'emparent de son cœur et pour cela, qu'elles se rendent au désir de S. S. Léon XIII, qu'elles ne s'isolent pas des classes ouvrières, qu'elles fondent des associations où les divers éléments de la société seront en contact, des sociétés qui permettront à la classe dirigeante d'instruire le peuple et dans lesquelles le pauvre apprendra à connaître et à aimer le riche qui lui témoignera de l'intérêt et de l'affection.

Les relations qui existent actuellement entre le riche et le pauvre, entre le patron et l'ouvrier, sont trop froides. Le riche fait l'aumône, nous le concédons volontiers, nous l'affirmons avec plaisir, mais il ne connaît pas le chemin qui conduit à la demeure de celui qui souffre ; il ne gravit jamais l'escalier qui conduit à la maison froide et nue de ceux qui n'ont que des haillons pour se couvrir et des pleurs pour se consoler ; le patron est honnête, il paye fidèlement le prix convenu à ceux qui le servent, mais il croit trop souvent par là avoir rempli son devoir et n'avoir plus rien à faire.

Que le patron montre donc aux ouvriers que son ambition, à lui, est de leur faire du bien ; qu'il n'a reçu de Dieu la richesse, le talent, la force et le loisir que pour les employer au service de ceux qui souffrent ; qu'il aime les pauvres non seulement de loin, en leur envoyant son secours par des mains étrangères, mais de près, en les visitant, en travaillant personnellement, avec zèle et désintéressement, à l'amélioration de leur sort.

Que le patron, que le riche, rétablisse lui-même l'équilibre social par une abdication volontaire de sa grandeur entre les mains du Christ pauvre. Chaque jour, chaque semaine du moins, las de la charge d'avoir à commander les hommes, qu'il se dérobe pour une heure à un pouvoir importun, qu'il gravisse l'escalier croulant de quelque mansarde et là, assis au foyer de quelque misérable, au chevet de quelque infirme, qu'il appellera son frère, qu'il se montre vraiment chrétien dans cet abaissement, en se rapprochant de la grandeur humiliée du Maître qui, étant Dieu, s'est néanmoins anéanti jusqu'à se faire esclave et mourir comme tel.

Quel noble conseil donnait un jour un grand éducateur à ceux dont il avait la direction: "Ayez, leur disait-il, un pauvre à vous; visitez-le souvent et là, lorsque vous serez seul avec lui, mettez-vous à ses pieds comme aux pieds de Jésus-Christ, demandez-lui la permission de baiser ses haillons, de baiser même ses infirmités, ses plaies, si vous en avez le courage."

LES ENSEIGNEMENTS DE LEON XIII

Dans son admirable Encyclique sur la condition des ouvriers, l'immortel Léon XIII a rappelé au monde dans un style juridique, théologique, lapidaire, les principes de justice et de charité qu'on ne doit jamais oublier.

"Le patron, dit-il, doit veiller à la santé et à la sécurité des ouvriers; il doit veiller sur leur vie morale, écarter de ses ateliers tout élément corrupteur, les directeurs et les contremaîtres peu honnêtes, la prosmiscuité des sexes; il doit favoriser le bien de toutes manières en procurant aux ouvriers le moyen d'accomplir leurs devoirs et en les y invitant par la parole et par l'exemple. Il doit prendre soin de leurs intérêts temporels, leur assurant le salaire suffisant qui leur est dû en stricte justice, prenant les dispositions nécessaires pour que ce salaire soit employé utilement ou prudemment mis en réserve, les assistant par charité, quand les accidents

de santé ou des circonstances particulières rendent insuffisant le salaire autrement suffisant. Il doit même étendre hors de l'enceinte de ses ateliers sa vigilance et sa sollicitude pour le bien religieux, moral et physique de ses ouvriers."

Ces belles paroles font penser à cette page de l'Ecriture Sainte dans laquelle S. Paul trace clairement la ligne de conduite que doivent suivre ceux qui tiennent à se dire chrétiens.

"Serviteurs, obéissez avec crainte et respect dans la simplicité de votre cœur à ceux qui sont vos maîtres selon la chair, comme à Jésus Christ lui-même. Ne les servez pas seulement quand ils ont l'œil sur vous comme si vous ne pensiez qu'à plaire aux hommes, mais faites de bon cœur la volonté de Dieu, comme étant serviteurs de Jésus Christ. Servez-les avec affection, regardant en eux le Seigneur et non les hommes, sachant que chacun recevra du Seigneur la récompense du bien qu'il aura fait.

"Et vous, maîtres, ayez de même de l'affection pour vos serviteurs, ne les traitant pas avec rigueur et avec menaces, sachant que vous avez les uns et les autres un Maître commun dans le ciel, qui n'aura pas d'égards à la condition des personnes." (Eph. VI, 45).

Si tous les chrétiens suivaient ces conseils du grand Apôtre, le pauvre et le riche s'entendraient dans un puissant et grand amour. Il n'y aurait plus d'exploitation d'une part, non plus que de jalouses irritations de l'autre. La fraternité règnerait en souveraine, scellée qu'elle serait sur le cœur même de Dieu. L'ouvrier et le travailleur contents renonceraient à des revendications impossibles et le patron ne se considèrerait que comme l'économe de Dieu vis-à-vis de ses frères. Portant d'ailleurs son ambition plus haut que les biens de la terre, il y tiendrait moins; sa main s'ouvrirait plus libérale et plus généreuse envers celui qu'il emploie. Au lieu de vouloir tout pour lui, il partagerait volontiers son pain avec celui qui l'aide à l'obtenir.

C'est pour conduire à ce résultat que S. S. Léon XIII supplie les prêtres de se mettre en contact avec les ouvriers et les patrons, de s'appliquer à nourrir en eux-mêmes et à faire naître dans les autres, depuis les plus élevés jusqu'aux plus humbles, la charité, reine et maîtresse de toutes les vertus. Il insiste pour que, dans les séminaires, une place convenable soit faite à la théologie sociale; il demande aux prêtres de s'intéresser à tout ce qui peut améliorer le sort de leurs fidèles et de favoriser toutes les entreprises qui ont pour but d'accroître leur bien-être.

La question sociale n'est pas une question purement spéculative, elle est avant tout pratique; elle relève sur beaucoup de points de la morale. Le prêtre devant apprendre à chacun ses devoirs, ne saurait le faire d'une manière suffisante, au moins dans les milieux industriels, s'il ignore complètement les obligations et les droits respectifs des diverses catégories de personnes confiées à ses soins.

Par ses études théologiques, par sa connaissance des vérités révélées, par son caractère et ses fonctions, par sa situation qui le met personnellement hors de cause, il se trouve tout indiqué pour jouer un rôle pondérateur; il est plus désigné que qui que ce soit pour intervenir entre les partis et faire entendre des paroles de sagesse, de modération, de justice, de paix. "Des questions si grandes et si vitales, dit le Cardinal Gibbons, demandent des juges qui sachent discerner et séparer le bon grain de l'ivraie. Et qui sera plus capable de les traiter que l'ambassadeur du Christ?"

En s'occupant de cette question sociale, il prouvera que le clergé, aujourd'hui comme autrefois, sait être de son temps, qu'il ne néglige aucun des problèmes de son époque et que, par conséquent, on le calomnie quand on le traite d'arriéré.

Puis il se donnera des droits à l'affection et à la reconnaissance des classes laborieuses en leur montrant qu'il s'intéresse à des questions qui les touchent de si près, que leur

bien-être lui tient à cœur et qu'il est heureux de contribuer, dans la mesure de ses moyens, à améliorer leur situation matérielle.

Les ennemis du prêtre disent couramment qu'il se désintéresse de la justice sur la terre, parce qu'il prêche le renoncement et place le but de la vie au delà de ce monde — qu'il s'occupe de secourir la misère, mais qu'il ne fait rien pour en tarir la source, qu'il la considère comme un fait normal, providentiel — qu'en déifiant la souffrance, il induit les misérables à ne rien faire pour l'écarter et le riche à ne rien tenter pour la circonscrire et la diminuer — que par conséquent il est l'adversaire de toute réforme sociale.

Ce sont là des calomnies contre lesquelles le prêtre ne saurait trop protester ni trop réagir. Qu'il suive les conseils de S. S. Léon XIII et qu'il prouve par sa conduite que l'Eglise est loin d'être opposée au bien-être matériel et moral des classes populaires, des réformes légitimes et possibles.

LES DEVOIRS DE L'ETAT ENVERS LES OUVRIERS

Léon XIII veut aussi que l'Etat se préoccupe des travailleurs et fasse en sorte que de tous les biens qu'ils procurent à la société, il leur en revienne une part convenable, qu'ils puissent vivre au prix de moins de peines et de moins de privations.

Ceux qui sont chargés de la direction de l'Etat ont une mission à remplir à l'égard de tous les membres de la société: ils doivent s'occuper du bonheur des riches sans doute, mais ils sont surtout tenus de défendre et de protéger avec une particulière sollicitude les droits des pauvres et des petits.

Le Gouvernement doit s'enquérir des conditions matérielles de l'atelier et de l'usine; il doit voir à ce que les ouvriers ne soient pas soumis à un travail qui excéderait leurs forces, à ce qu'ils ne soient pas regardés comme des rouages de production, mais comme des êtres moraux et religieux. Il remplit un devoir sacré lorsqu'il fait en sorte que l'épouse

ne soit chargée que des occupations intérieures de la maison et ne troque pas le titre magnifique de mère de famille pour celui d'ouvrière, lorsqu'il voit à ce que les enfants soient éloignés de l'atmosphère empestée des fabriques. Il réalise une idée profondément chrétienne, l'idée de solidarité entre le patron et les ouvriers, lorsqu'il protège ceux-ci contre les conséquences de la vieillesse et de la maladie, lorsqu'il cherche à leur faire obtenir des indemnités en cas d'accidents involontaires dont ils auront été les victimes durant leur travail. Il est surtout digne d'éloges s'il s'occupe à faire disparaître les causes de démoralisation auxquels peuvent être exposés les citoyens des différentes classes de la société, lorsque par des prescriptions légales il assure à tous un jour de repos par semaine, un jour qui sera donné à Dieu, qui se passera au foyer, à l'église, et qui permettra de retourner au travail, le lundi, avec l'esprit plus lucide, et le cœur plus satisfait.

Un moyen que nos hommes d'Etat canadiens devront nécessairement prendre pour conserver dans notre population le sens chrétien et religieux, sera de surveiller l'immigration, de faire en sorte que ceux qui viennent nous demander le pain quotidien et qui veulent devenir membres de la famille canadienne, soient capables de rendre service à la patrie. Les nécessiteux qui quittent l'Europe en haillons et en larmes, qui n'apportent avec eux que leur impiété, leur pauvreté, leur haine et leurs rancunes, n'ont pas droit à notre hospitalité et ne la méritent pas.

C'est pour n'avoir pas assez surveillé l'immigration que l'Angleterre passe de nos jours par une crise sociale qui la prend par surprise et qu'elle aurait dû attendre. Depuis un demi-siècle, tous les perturbateurs, tous les incendiaires sociaux ont reçu asile et impunité sur le sol anglais. A toutes les réclamations et représentations des autorités du Continent, le Royaume-Uni opposait des fins de non-recevoir et refusait de prêter la main à l'établissement d'une législation internationale contre les anarchistes. C'était entendu : la

forte organisation politique de l'Angleterre devait la soustraire aux menées socialistes et le bon sens du peuple anglais le rendait inaccessible aux excitations malsaines de la démocratie continentale.

Aujourd'hui cette illusion s'abîme dans la réalité; le mal longtemps dissimulé fait explosion avec une telle violence que personne ne peut en contester la gravité; des organisations socialistes menaçantes sont répandues dans tous les centres industriels; elles se montrent au grand jour; elles secouent ces couches sociales qui dormaient dans l'inconscience de leur force et qui se lèvent non moins étonnées de leurs désirs secrets que de la grandeur de leur misère. Quelle est la vraie puissance de ces organisations, quelles sont leurs ressources? La réponse sera donnée dans un avenir prochain; elle sera terrifiante pour les hommes d'Etat dont l'imprévoyance aura été la cause du mal dont souffrira leur patrie.

Ceux qui cultivent près de Naples la vaste campagne qui s'étend de Torre del Græco jusqu'au Vésuve, lisent cette inscription gravée par Fonseca à l'endroit où la lave engloutit autrefois les maisons de leurs pères: *"Cavete, posteri, vestra res agitur,* prenez garde, ô nos descendants, il s'agit de votre fortune."

Prenez garde, peuvent nous dire les peuples qui nous ont devancés sur le chemin de l'existence; vous voyez les maux dont nous souffrons, vous connaissez leur origine; notre exemple doit vous être utile. Il s'agit pour vous de prévenir le mal afin de l'empêcher d'arriver ou du moins vous devez signaler sa première apparition, réagir contre une imprudente quiétude et arrêter la patrie sur une pente dangereuse où elle menace de glisser.

Il faudrait aussi combattre cette tendance de la part de notre peuple à quitter la campagne pour se concentrer dans les villes.

Les fils de nos bons cultivateurs trouvent trop souvent la paroisse natale ennuyeuse; ils se dégoûtent vite des tra-

vaux de le ferme, ils cherchent d'autres spectacles que ceux qu'offre la beauté des champs; ils se lassent de respirer l'air pur dans les prés et sur les collines embaumées du domaine paternel; ils ont le triste courage de quitter ce qui devrait leur être si cher pour aller dans les centres industriels où ils espèrent gagner plus en travaillant moins. Cette tendance est funeste aux vrais intérêts de la patrie.

Il y a donc une question sociale. Cette question est souverainement grave, souverainement délicate, souverainement complexe. Elle appelle une solution prompte et équitable. Et la seule solution efficace est celle qui s'inspire de l'Evangile qui nous dit à tous: "Qu'importent les différences de position sociale; la même terre a porté notre berceau et nous reposerons demain dans le même cimetière; le même Dieu nous a créés et le même Dieu nous jugera. Soyons donc frères." Il n'y a qu'un seul moyen d'arrêter la diffusion des doctrines révolutionnaires, c'est de rapprocher de Dieu l'enfant, l'ouvrier, le citoyen, la société toute entière qui tend actuellement à s'éloigner de lui pour son malheur.

Soyons donc tous de vrais chrétiens, soyons donc tous frères. Aimons-nous tous les uns les autres; vivons de la vie de notre baptême et, abjurant les distinctions qui naissent du nom, de la fortune et des opinions personnelles, consentons à prier le même Dieu, à nous réunir au pied des mêmes autels, à écouter chaque dimanche les enseignements du même Christ, à recevoir les mêmes sacrements et alors nous serons frères, alors nous serons forts et nous serons heureux.